



Lyon et la soie : une dynamique de la technique, un urbanisme original

(fiche n°3)

Résumé

Alors que les structures d'organisation des professions de la soie sont rigides, reposant notamment sur une stricte séparation entre les commerçants fabricants d'un côté et les maîtres tisseurs de l'autre, le secteur se développe et se renouvelle. En effet, la rigidité structurelle permet paradoxalement une certaine autonomie des acteurs. Dans la mesure où chaque maître tisseur est propriétaire et par là responsable de son outil de travail, il est incité à s'y intéresser davantage qu'un simple salarié dans une usine, puisqu'il peut mettre en pratique les améliorations de son propre chef. Les deux principaux secteurs d'innovations portent d'une part sur l'amélioration des métiers à tisser, et d'autre part sur la création de deux types d'ateliers de production, les uns en milieu urbain, les autres en milieu rural.

Sommaire

A – Les innovations techniques, élément clé dans le décollage de l'activité soyeuse

- De nombreuses améliorations des métiers à tisser
- La synthèse des recherches est réalisée par Jacquard

B – Un bâti spécifique sur un vaste territoire

- Des usines atelier urbaines
- La délocalisation des métiers à tisser à la campagne, le cas de la Bâtie-Mongascon
- Le cas de Saint-Étienne
- Des usines pensionnat rurales, l'exemple de l'usine pensionnat de Taulignan

Conclusion

Contexte de la commande

Le Grand Lyon via la DPSA et en s'appuyant sur sa Mission nouvelles compétences ainsi que sur la Mission site historique de la Ville de Lyon, a entrepris une série de chantiers portant sur l'identité locale. Il s'agit de comprendre l'aujourd'hui de l'agglomération, ses points forts et ses faiblesses, en s'appuyant sur l'étude de son histoire.

La relation forte qui s'est développée à Lyon sur plusieurs siècles entre arts et produits manufacturés, puis entre art et industrie est emblématique. Cette symbiose est aujourd'hui désignée par les notions d'industries créatives, de design et de mode.

La collectivité souhaite ici concentrer son regard sur l'histoire de la soie. Cela fait apparaître un domaine plus complexe qu'il n'y paraît, ne se résumant pas à de beaux tissus luxueux. La soie est en fait à l'origine du décollage économique du territoire. En effet, son tissage, qui apparaît véritablement au début du XVI^e siècle à Lyon, sous l'impulsion de François 1^{er}, a été l'un des moteurs du développement de Lyon et de sa région. Car ce secteur touche à de nombreux domaines en cascade :

- Le tissage a partie liée avec la mise en place d'outils de fabrication de plus en plus sophistiqués qui vont essaimer (machine à coudre, moteur de caméra) et expliquer la présence d'industries mécaniques ;
- L'acclimatation d'espèces végétales, mûriers et plantes florales, transforme le paysage et le métier des paysans qui trouvent là une source nouvelle de revenus ;
- L'élevage de vers à soie conduit à la construction de nombreux bâtiments et notamment de magnaneries ainsi qu'à une évolution des métiers de la terre ;
- L'aspect des tissus dépend d'un savoir faire en matière de dessin qui sera extrêmement inventif jusqu'au milieu du XX^e ;
- Une manufacture disséminée en de très nombreux lieux de production, les fameux ateliers canuts, détermine la morphologie de villes comme Lyon et Saint-Étienne dont le bâti cumule des fonctions de production et d'habitation ;
- La croissance du nombre des ouvriers, qui travaillent dans de petites unités de production, favorise l'émergence d'une expérimentation sociale solidaire et de mouvements de lutte ayant un retentissement national ;
- Le commerce de la soie sous-tend le développement de méthodes de vente nouvelles, une diffusion mondiale. Plus largement, il influence notablement le développement de la banque ;
- Etc.

Ce sont tous ces points qui sont traités en une série de fiches de synthèse qui peuvent être lues séparément, mais qui forment un ensemble permettant une approche ordonnée du domaine de la soie, dont les entrées sont très nombreuses puisqu'il touche à l'économique, au technique, à l'art et à l'industrie...

Fiche n°1 : Lyon et la soie : cinq étapes pour une multitude d'étoffes

Fiche n°2 : La soie à Lyon : une initiative du pouvoir royal

Fiche n°3 : Lyon et la soie : une dynamique de la technique, un urbanisme original

Fiche n°4 : L'âge d'or de la soierie lyonnaise

Fiche n°5 : Lyon et la soie : la naissance d'une conscience de classe

Fiche n°6 : Lyon et la soie : le dessin textile entre art et industrie

Fiche n°7 : Lyon et la soie aujourd'hui : recomposée et reconvertie

A – Les innovations techniques, élément clé dans le décollage de l'activité soyeuse

De nombreuses améliorations des métiers à tisser

Outre la mise en place de règles de travail établies par Colbert, l'essor de la Grande Fabrique au XVII^e siècle et plus encore au XVIII^e siècle s'explique par les innovations techniques apportées au métier à tisser traditionnel par la « grande tire », métier qui a été notamment perfectionné par Claude Dagon. Le métier à la grande tire apporte une innovation capitale au XVII^e siècle. En effet, il permet d'accroître la largeur des tissus réalisés en automatisant en partie le lancer de la navette. Alors que les tissus n'excédaient pas 55 cm, soit la largeur moyenne de la circulation d'une navette entraînée par un bras, le métier à la grande tire permet de tisser des largeurs bien supérieures. Outre leur largeur, les métiers à grande tire permettent de réaliser des façonnés très complexes et non plus de simples unis comme auparavant.

Dans le cas de Dagon, comme pour les autres inventions, c'est toujours un praticien, c'est-à-dire ici un tisseur, qui améliore la machine. De très nombreux tisseurs ont participé à l'évolution techniques de ces machines, dont les noms n'ont pas toujours été retenus par l'histoire. Ainsi, Basile Bouchon vers 1725, Louis Falcon en 1728, puis Jacques Vaucanson en 1750 et 1760 ont tous contribué à améliorer le fonctionnement des métiers à tisser et des divers outils nécessaires à leur fonctionnement. La plupart de ces inventions contribuent à améliorer la productivité, notamment par une mécanisation accrue des différentes étapes du tissage.

Au XVIII^e siècle, on cherche à améliorer les machines à tisser en commençant par la navigation de la navette, que l'on cherche à automatiser. En effet, les tisseurs étaient confrontés au manque de fiabilité de leurs métiers, qui demandaient à la fois une surveillance constante et qui malgré cela, ne permettaient pas de fournir des étoffes sans défauts. Deux expériences innovantes marquent ces recherches. Tout d'abord les propositions de Vaucanson, qui parvient à réaliser une machine entièrement automatisée, mais qui trop fragile d'usage, ne parvient pas à s'imposer. Puis viennent les efforts de Falcon, qui lui aussi propose une machine qui permet d'automatiser les tâches mais qui ne s'impose pas en raison de sa complexité.

La synthèse des recherches est réalisée par Jacquard

Il faut en fait attendre les innovations élaborées par Jacquard, qui parvient à automatiser la circulation de la navette (qui permet de faire passer le fil de trame dans les fils de chaîne). Son autre apport essentiel, réside dans le fait qu'il parvient à concevoir un métier à tisser dont les fils de chaînes sont relevés automatiquement. Autrement dit, il parvient à mécaniser non seulement la réalisation d'un tissu simple, mais aussi celle d'un tissu à motif. Ce système, qui consiste à soulever les fils de chaîne au moyen d'un carton perforé qui bloque ou autorise ce levage allait connaître un succès immense et conditionner le développement de la soie à Lyon. À partir de 1815, le métier Jacquard s'impose définitivement. Ainsi, sous le premier Empire, on dénombre, tous types métiers à tisser confondus, 12 000 métiers, 27 000 en 1827, 40 000 en 1837, 50 000 en 1848...

La mise au point de la mécanique Jacquard coïncide aussi avec le soutien apporté par le Premier Empire pour la relance de l'industrie de la soie. Cette automatisation partielle des tâches, améliore considérablement la productivité. Les métiers dotés d'une mécanique Jacquard permettent à la Fabrique lyonnaise de produire en grandes quantités, des étoffes de très bonne qualité et d'une grande variété.

B – Un bâti spécifique sur un vaste territoire

Parallèlement à l'amélioration de ses outils de production, la Fabrique des soieries modifie considérablement le paysage régional, qu'il soit urbain ou rural. En effet, la soie génère un urbanisme spécifique qui donne une physionomie nouvelle à de nombreuses villes sur son territoire de production. Cet impact sur l'environnement ne touche pas seulement les villes, mais aussi les campagnes. D'abord par la plantation massive de mûriers, dont les feuilles sont destinées à nourrir les larves du Bombyx Mori. De ce fait, l'activité soyeuse se dissémine sur un vaste territoire qui comprend le Rhône, la Drôme, l'Ardèche, le Nord de l'Isère...

Cette dispersion s'explique par des raisons à la fois pratiques puisqu'il faut de la place pour cultiver des mûriers, mais aussi stratégiques, lorsque les fabricants lyonnais décentraliseront le tissage à la campagne de manière à éviter la concentration ouvrière telle qu'on la trouvait à Lyon et à Saint-Étienne. Cependant, la transformation du paysage est assez progressive du XVI^e siècle au XVIII^e siècle, ça n'est qu'à partir de la fin du XVIII^e siècle que les villes vont être durablement transformées par la soie.

Des usines atelier urbaines

L'exemple le plus caractéristique de cette mutation est sans doute le quartier de la Croix-Rousse, à Lyon. Alors qu'elle n'est encore à la fin du XVIII^e siècle qu'une simple colline appartenant à diverses organisations conventuelles, elle va se couvrir en moins de 40 ans d'un ensemble d'immeubles destinés à accueillir les nouveaux métiers à tisser. De très nombreux canuts, qui étaient installés dans le quartier Saint-Jean et Saint-Georges, déplacent leurs ateliers vers ces nouveaux immeubles, plus fonctionnels et dont les loyers sont plus attractifs. Leurs avantages principaux sont de pouvoir abriter les nouveaux métiers à tisser qui demandent notamment une très grande hauteur sous plafonds (plus de 4m). Ainsi se construit très vite un nouveau quartier industriel, une quasi-ville ouvrière formée de très nombreuses unités de production (les ateliers canuts) installés dans ces usines immeubles.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les tisseurs étaient installés dans l'enceinte de la ville de Lyon : quartier du Gourguillon, Place neuve, Port Saint-Paul, à Pierre-Scize, à Porte-Froc, etc. Les ateliers sont également nombreux à la Grand'Côte, à Saint-Vincent, à Saint-Georges ou encore à la Juiverie. Mais à l'orée du XIX^e siècle, alors que le métier Jacquard commence à s'imposer, se construisent de nouveaux ateliers. Ces ateliers, « empilés » les uns sur les autres, sont de véritables usines en immeuble. On peut pousser l'analogie avec l'usine et considérer le quartier de la Croix-Rousse comme une gigantesque fabrique, où tous les ateliers sont à touche-touche. Dans une usine ordinaire, on ne construit généralement pas en hauteur, mais une usine comme celle de construction mécanique de Marius Berliet est une

véritable petite ville. Le quartier de la Croix-Rousse est aussi une usine urbaine appartenant à des milliers de petits patrons.

Les immeubles de la Croix-Rousse forment aujourd'hui un remarquable ensemble, très homogène, aisément repérables avec leurs hautes fenêtres et leurs façades sans fioritures qui les distinguent des immeubles bourgeois bâtis à la même époque en presque-île. Cette concentration des ouvriers tisseurs très marquée en quartiers, renforce le sentiment d'appartenance à une communauté de travail.

Quant aux fabricants, ils ont aussi leurs quartiers, essentiellement sur la presque-île et jusqu'aux bas des pentes (actuelles place des Terreaux). En effet, outre cet habitat ouvrier, se construisent des immeubles destinés à abriter les fabricants, dans une presque-île redessinée selon un modèle urbanistique haussmannien par le préfet lyonnais Claude-Marius Vaïsse (1853–1864). Ces préceptes nouveaux engagent à percer de larges avenues (la rue Impériale, actuelle rue de la République par exemple) et à construire un certain nombre de bâtiments qui témoignent du caractère florissant de l'activité soyeuse : le Palais de la Bourse, l'Opéra, Palais de Justice sont quelques une des réalisations les plus marquantes de cette époque.

La délocalisation des métiers à tisser à la campagne, le cas de la Bâtie-Mongascon

Après les révoltes des ouvriers canuts de Lyon en 1831 et 1834, les marchands fabricants cherchent à redéployer l'activité de tissage sur les campagnes, pour éviter une trop forte concentration ouvrière et pouvoir ainsi mieux imposer les tarifs de la façon. On assiste à une tentative de dissémination de métiers à tisser dans des villages ou des villes de taille modeste, comme Charlieu (Nord de la Loire), Pélussin (Loire) ou encore la Bâtie-Mongascon au nord de l'Isère.

Dans ce village, la délocalisation est particulièrement flagrante et modifie considérablement la physionomie de la ville. D'ailleurs, la Bâtie-Mongascon est rapidement surnommée la « petite Croix-Rousse ». On retrouve en effet dans cette ville le bâti caractéristique des ateliers de tissage : de hautes ouvertures et une orientation permettant d'accueillir un maximum de lumière.

Ce village témoigne par son urbanisme d'une histoire industrielle qui se développe sur un peu plus d'un siècle. Après les violentes émeutes des canuts lyonnais contre les prix pratiqués par les fabricants, ces derniers cherchèrent à délocaliser la production, de manière à éviter les concentrations ouvrières qui favorisent la concertation entre les ouvriers. S'ils choisissent La Bâtie-Montgascon, c'est en raison de sa situation : à la fois proche de Lyon, sur une colline bien exposée à la lumière.

Dans ce village pauvre, les fabricants lyonnais peuvent imposer leurs méthodes de travail. Ce sont eux qui fournissent les métiers à tisser, la matière première (la soie) et qui achètent la production en la payant au tissu produit (et non à l'heure de travail par exemple). Ceci suppose un important bouleversement du modèle de production, puisqu'à Lyon, les canuts sont propriétaires de leur métier à tisser. Ce système fonctionnera très bien et dans les années 20, on dénombre près d'un millier de métier à tisser, soit autant que d'habitants.

Une période de prospérité économique, qui court du milieu du XIX^e siècle aux années 1960, s'en suit alors. Mais avec le développement de la mécanisation, les changements de mode d'habillement et de décoration, la concurrence de fibres synthétique, ce système de production devient rapidement obsolète. De ce fait, des

années 1960 aux années 1990 on assiste à un lent démembrement de l'industrie de la soie à La Bâtie-Montgascon.

Le cas de Saint-Étienne

À Saint-Étienne, on assiste aussi à un bouleversement urbain sans précédent, fondé sur un volontarisme urbanistique –d'après les plans de la ville tracés par Dalgabio– et une croissance exponentielle de l'activité soyeuse. Autrement dit, la rubanerie joue un rôle prépondérant dans la constitution du tissu urbain du centre-ville stéphanois. La puissance de la fabrique à Saint-Étienne est marquée par l'immeuble Colcombet, qui fait face à l'Hôtel de Ville. Grâce à divers règlement d'urbanisme, l'espace central de la ville a été spécifiquement dédié à la Fabrique, dans un quartier borné par la Chambre de commerce, la Condition des soies, la Place Jacquard et l'Hôtel de Ville. On estime que les deux tiers du parc immobilier de Saint-Étienne sont dédiés à la fabrique...

Et en centre ville, à proximité de l'Hôtel de Ville, sont construits de très nombreux nouveaux immeubles, destinés à abriter les activités de la Fabrique stéphanoise. Ces immeubles, appelés immeubles à cour, traduisent à la fois une volonté de marquer l'espace urbain pour signifier les lieux d'habitation de la bourgeoisie rubanière, mais ils sont aussi des immeubles destinés au travail. Les rubaniers installent leurs recettes dans les cours. Ainsi, ils accueillent les canuts qui viennent remettre leur production en suivant une procédure très codifiée, et dont le bâti témoigne encore aujourd'hui.

Les immeubles « à cour ordonnée », caractéristiques de la Fabrique stéphanoise sont construits sur le XIXe siècle, à partir des années 1840 et jusqu'à la veille de la première guerre mondiale. Ces immeubles possèdent généralement 3 à 4 niveaux et sont constitués de 4 corps de bâtiment, le corps principal étant situé en bordure de rue sur toute la largeur de la parcelle et sur une profondeur de 15 à 18 m. Une percée au rez-de-chaussée signale ces bâtiments. Le porche permet la liaison entre la rue et la cour et dessert les niveaux supérieurs. Des logements plus simples donnent sur la cour.

La multiplication des maisons de passementiers se produit simultanément à l'apparition des immeubles à cour. Les immeubles avec ateliers de rubaniers comportent en général 4 à 5 niveaux. Leur ornementation est sobre. Ces ateliers s'installent dans la seconde moitié du XIXe siècle sur les collines de Saint-Roch, Beaubrun, Vivaraize près de la lumière et loin des fumées d'usines, mais aussi dans le « carré » de la Fabrique en centre ville notamment rue de la République, et dans les rues adjacentes.

Des usines pensionnat rurales, l'exemple de l'usine pensionnat de Taulignan

À partir de 1860, la structure de la Fabrique, jusque-là disséminée en une multitude d'ateliers de tissage et de moulinage, commence à évoluer. Quelques gros fabricants (qui exercent en fait une activité marchande) investissent dans certains aspects de la production, notamment la filature et le moulinage. Ils ouvrent alors des usines dans les départements limitrophes et notamment l'Ardèche et la Drôme. Les premières usines mécanisées s'appuient sur le modèle de l'usine pensionnat et sont

construites dans le quartier Saint-Rambert à Lyon. Elles emploient une main d'œuvre féminine encadrée par des contremaîtresses et des religieuses. Les employées, âgées de 13 à 21 ans sont logées et nourries, leur rémunération étant placée à la caisse d'épargne de l'usine. On en compte déjà une douzaine au milieu du XIX^e siècle.

Par ailleurs les fabricants ouvrent aussi des usines en Italie, en Espagne, au Liban, en Inde...

Le second redéploiement porte cette fois sur une concentration ouvrière, mais dans un cadre très particulier, représentatif du paternalisme ouvrier : l'usine pensionnat. Tout autour de Lyon et de Saint-Étienne se développent de nouveaux sites de production. Ils ne concernent pas cette fois l'étape du tissage, mais le plus souvent celle du moulinage, qui consiste à imposer une torsion à plusieurs fils de soies afin de leur donner la résistance nécessaire à leur tissage : selon la nature de la torsion, on obtiendra des étoffes d'aspect différent. À partir du milieu du XIX^e siècle, cette opération de moulinage est effectuée en usines, car il n'est pas possible d'effectuer cette opération à la maison, ou plutôt, il apparaît évident que l'on tirera des gains de productivité à le faire à grande échelle. Cependant, ces activités sont implantées à la campagne et non en ville, de manière à conserver la main mise sur les ouvriers.

De fait, les soyeux développent un mode de production original, avec des « usines pensionnat » ou « usines couvents ». On en trouve de très nombreux exemples, sur la région, aussi bien dans la Drôme, que l'Ardèche ou encore le nord de l'Isère ou l'Ain. Prenons l'exemple de l'usine pensionnat Armandy de Taulignan (Drôme). Elle accueille essentiellement des jeunes filles pauvres, venues des campagnes avoisinantes ou indigentes (orphelines de l'assistance publique). Un règlement intérieur fixe les conditions de leur présence dans l'usine, leurs obligations et celle de leur employeur. On constate à la lecture de ce règlement, que les conditions sont très strictes et si l'employeur est censé leur donner quelques notions d'économie ménagère, les ouvrières sont dans un très fort état de sujétion à l'endroit de leur patron. Elles ne sont pas rémunérées pendant leur apprentissage, qui peut durer de un à deux ans (mais simplement nourries et logées par la société), leurs horaires de travail excèdent souvent 14h par jours 6 jours sur 7, elles doivent être âgées de 13 ans révolus pour entrer à l'usine, etc. Elles sont encadrées par des religieuses, d'où ce nom d'usine pensionnat.

Dans l'usine Armandy, 2400 jeunes filles auront travaillé sur une période de 30 ans, y restant en moyenne une dizaine d'année, avant de quitter l'usine pour se marier le plus souvent. À Taulignan, on comptera jusqu'à 4 unités de production : Le Béal, créé en 1850 (actuellement Association Camphill du Béal), Faujas Saint-Fond transformée en 1869, Le Pont du Lez construite en 1880 et l'Ecluse en 1875 (actuellement Monastère de la Clarté notre Dame).

Conclusion

Au-delà des villes de Lyon et de Saint-Étienne, c'est tout le paysage qui se trouve marqué par la production de la soie. Ainsi, en Ardèche et en Drôme, la culture du ver à soie a suscité un bâti remarquable avec des magnaneries très nombreuses et des plantations extensives de mûriers. Dans la Loire, les usines de moulinages témoignent encore aujourd'hui de ce passé industriel très particulier.

Repères bibliographiques

www.bo.lyon-france.com/gallery_files/site_1/1679/Lyon19et_debut20e.pdf

cathedrale-lyon.cef.fr/visite_guidee/histoire_lyon.html

www.cvmt.com/turquet.htm

www.museegadagne.com/collections/imprimcollec.html

www.lexpress.fr/info/region/dossier/lyonrhone/dossier.asp?ida=453183

www.chez.com/soie/today.htm

rh19.revues.org/document361.html

www.ac-versailles.fr/PEDAGOGI/ses/CPGE/Travaux/CollesCorot/RI5.htm

Enfin, cette fiche a été revue par le comité de pilotage de la Mission soie, animé par Bruno Delas (Mission site historique de Lyon - Mission nouvelles compétences Grand Lyon) et composé de Nadine Besse (Musée d'art et d'industrie de Saint-Étienne), d'Isabelle Bonardi et d'Alix Tarrare (CCSTI du Rhône - Université de Lyon), de Guillaume Emonot et de Pieranne Gausset (Musée Gadagne d'histoire de Lyon), d'Isabelle Gleize (Village des créateurs), de Nadine Halitim-Dubois (Inventaire du patrimoine culturel - Ville de Lyon - Région Rhône-Alpes), d'Isabelle Moulin-Saint-Pierre (Ensemble Noao), de Claire Clergue et de Maria-Anne Privat-Savigny (Musée des tissus de Lyon), de Brigitte Riboreau (Musée de Bourgoin-Jallieu).